

SCIENCES ET HUMANITES : DES JAMBES A ARTICULER

Je vais parler ici en tant que physicien, et seulement en tant que physicien.

Je commencerai par dire que je ne me sens nullement capable de « démontrer », au sens fort du terme, l'utilité des humanités (le mot « utilité » a-t-il d'ailleurs un sens ici ?) Mais je souhaite illustrer la nécessité de les défendre, non pas comme des vestiges du passé, mais comme de vivaces références qui, si nous les avons bien « présentes à l'esprit », accroissent de façon quasi-automatique notre soif d'apprendre, notre envie de réfléchir.

Je partirai d'un constat : la situation actuelle des humanités face aux sciences est extrêmement étrange. En quoi réside cette étrangeté ? Prenons l'exemple de la philosophie. *A priori*, il n'y a pas de démarches plus différentes que celle, réflexive et purement conceptuelle, de la philosophie, et celle, théorique et expérimentale, des sciences de la matière. Il s'agit de deux modes presque opposés, étrangers l'un à l'autre, d'exercice de l'activité intellectuelle. Ces modes ne traitent pas des mêmes problèmes, ne mettent pas en jeu les mêmes raisonnements ou facultés, ne reposent pas sur le même type d'organisation sociale, ne répondent pas aux mêmes finalités, ne sont pas entretenus et perçus de la même manière par la société. Et pourtant – et là se trouve l'étrangeté dont je parle – tout en étant très différents, ils communiquent secrètement. Certaines questions de

science, notamment celles qui sont vraiment fondamentales, ont ceci de fascinant qu'elles sortent du cadre de la seule science. Elles obligent à ouvrir grand les fenêtres. Et de l'air frais entre brusquement, joyeusement. Notamment celui de la philosophie. C'est la pensée tout entière qui se trouve alors mobilisée. Revivifiée même. À plusieurs reprises, l'histoire des idées a en effet montré qu'il existe des situations dans lesquelles la science permet de faire des « découvertes philosophiques négatives » : certains de ses résultats modifient les termes en lesquels certaines questions philosophiques se posent, apportent des contraintes, et s'invitent ainsi dans des débats qui lui sont *a priori* extérieurs. Cela les rend infiniment précieux. Car qui oserait aujourd'hui s'interroger, par exemple, sur la nature du « réel » sans tenir compte des leçons de la physique quantique, si révolutionnaire à maints égards ? Cette physique, qui s'applique aux atomes et aux particules, montre en effet que les objets microscopiques ne sont pas de simples miniaturisations des objets macroscopiques, et qu'on ne saurait donc généraliser à toutes les échelles les propriétés que nous croyons pouvoir attribuer aux objets qui nous entourent. Et qui pourrait sérieusement disserter de l'espace et du temps sans se référer à la théorie de la relativité restreinte, qui a profondément transformé leur lien mutuel ? Certaines avancées « forcent » ainsi la réflexion à se remobiliser, à ouvrir de nouveaux chemins de pensée, à changer ses angles d'attaque. Mais encore faut-il disposer de la culture permettant d'abord de les détecter, ensuite de les traiter. Or cette culture met en scène – je devrais plutôt dire « fait vivre ensemble » - des connaissances tour à tour historiques,

littéraires, philosophiques, bref des connaissances qui font partie des humanités.

Je sais bien qu'*en apparence*, les humanités ne sont d'aucune utilité concrète dans la vie professionnelle des scientifiques. De belles et grandes carrières ne se mènent-elles pas sans que le moindre intérêt leur soit porté ? Dans les lieux de production des savoirs scientifiques, nul signal officiel ne vient en tout cas encourager les chercheurs à s'extraire d'une certaine forme d'activisme monomaniacque. Les humanités y sont généralement considérées comme un violon d'Ingres désuet auquel on ne saurait s'adonner qu'en sourdine, ou comme un plaisir d'antiquaire, une sorte de bruit de fond intellectuel qui ne porte pas à conséquences.

Mais à mieux y regarder, cette indifférence commune des scientifiques à l'égard des humanités a des effets pervers. Je passerai rapidement sur le fait mineur qu'elle leur garantit implicitement un certain confort intellectuel, soit en les retenant de devoir trancher d'épineuses questions, soit en les incitant au contraire à pratiquer une sorte de « philosophie spontanée » qui, à cause de sa naïveté ou de ses outrances, se trouve vite aux antipodes de la philosophie. Car la séparation entre la pratique de la science et les humanités provoque des dégâts collatéraux autrement plus graves. D'abord, elle peut être interprétée comme la marque d'une sorte de mépris de la part des acteurs et des agents de la science pour toutes les questions qui transcendent l'opérativité de leurs disciplines, laissant accroire que la science est devenue une entreprise exclusivement productiviste. Ensuite, en retenant les acteurs ordinaires de la recherche de dire ce qu'ils pensent de ce qu'ils savent, elle prend les allures d'une démission

collective. Cette démission a au moins trois effets dévastateurs. Le premier est que la science se trouve implicitement réduite - et ensuite assimilée - à l'ensemble des objets qu'elle permet de produire. Le deuxième effet est qu'en désertant ainsi le terrain de la réflexion, de la mise en culture des savoirs, on laisse le champ libre à des formes très plates de « communication ». Le troisième effet insidieux de cette démission est qu'elle malmène une ambition de l'esprit fort précieuse, à savoir l'unité de la pensée et du savoir, alors même que certaines découvertes invitent à transgresser les frontières posées à la connaissance par certaines philosophies trop datées et à reposer des questions fondamentales.

Je voudrais terminer par une remarque à propos de la littérature. Outre les plaisirs qu'ils donnent, les livres sont la preuve que nous (les humains) sommes des êtres métaphysiques : par les livres, nous transcendons notre nature première. Il me semble que nous sous-estimons trop cette référence ontologique de l'humain au livre : on considère ce dernier comme une source d'informations, ou comme un « ustensile » de l'apprendre, bref comme un manuel, alors qu'il est une modalité de notre être. La science, elle aussi, nous est spécifique (les chats de gouttière ne s'intéressent pas à la formation des galaxies). Pourtant, science et littérature sont constamment opposées l'une à l'autre : d'un côté, paraît-il, la rigueur, la sécheresse, l'objectivité ; de l'autre, les sentiments, la vie, la subjectivité. Or ces deux sortes de rapport au monde devraient non pas être opposés l'un à l'autre, mais articulés ensemble.

Dans le folklore brésilien, il existe un personnage appelé *Saci*, qui incarne la figure du mal (dès qu'il y a une catastrophe, on dit que

« c'est la faute de Saci »). C'est un petit bonhomme qui ne marche que sur une jambe. Si je me permets d'invoquer cette figure, c'est pour illustrer l'idée, somme toute banale, qu'une société doit marcher sur ces deux jambes : la science et la technologie d'un côté, la culture de l'autre. Et il faut bien sûr que le corps social soit capable d'animer ces deux jambes. En effet, il n'existe pas de société moderne qui soit une pure culture : toutes s'appuient sur la science et la technologie. Mais une société qui ne s'appuierait que sur la technologie, sur une technologie non réfléchie, coupée de la culture, sur une technologie qui deviendrait à elle seule sa propre finalité, ne fonctionnerait pas bien. Faisons donc en sorte que nos enfants, devenus adultes, ne marchent pas comme des *Sacis*.

Etienne Klein